

# Une approche au vocabulaire de la douleur

George Simons\*

## Résumé

*Contrairement à une tendance majoritaire de l'exégèse du vocabulaire de la douleur dans le Corpus hippocratique (CH), qui le réduit à trois familles de mots et qui conçoit la douleur chez les médecins hippocratiques comme un phénomène exclusivement physique, nous avons des raisons de penser qu'on peut trouver plusieurs manières de signifier la douleur dans le CH et que les médecins hippocratiques ont thématiqué des éléments émotionnels dans leurs diagnostics de la douleur.*

## Problématique

La conception hippocratique de la douleur offre un contraste fort avec sa conception contemporaine. D'après l'*International Association for the Study of Pain*, la douleur est conçue comme une sensation dans une ou plusieurs parties du corps, elle est toujours désagréable, et elle implique donc une expérience émotionnelle. En effet, il s'agit aussi d'une expérience subjective où l'émotion peut être détachée de sa cause physique. Les auteurs du *Corpus hippocraticum* (CH)<sup>1</sup>, en

---

\* L'auteur est étudiant au doctorat en philosophie (Université de Montréal).

<sup>1</sup> Le *Corpus hippocraticum* est un recueil d'une soixantaine de livres de médecine qui auraient été rédigés entre le V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Nous faisons toujours référence aux *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éditées par É. Littré et publiées à Paris entre 1839 et 1861. Les tomes sont disponibles en ligne (<https://gallica.bnf.fr/>) depuis 16/10/2012 grâce à la Bibliothèque nationale de France. Nous suivons toujours le texte en grec antique de cette édition. *Œuvres complètes d'Hippocrate* par É. Littré est

revanche, conçoivent la douleur comme un phénomène objectif et elle est nécessairement corrélée à leurs yeux à une cause matérielle liée à la maladie.

Néanmoins, les médecins des traités *Prorrhétique* I recommandent de prendre en compte les états mentaux ou sentiments liés à la douleur tels que la peur (ὁ φόβος). Cela ne peut que nous surprendre. En effet, la douleur hippocratique serait-elle composée d'éléments liés à la psyché, malgré le fait que les auteurs hippocratiques conçoivent la douleur comme un phénomène toujours causé par un changement matériel ?

Nous tenterons de répondre à cette question en divisant notre argumentation en trois parties. D'abord, nous verrons comment a été traité le vocabulaire de la douleur dans le *Corpus hippocraticum* (CH). Face au défi de retracer les représentations de la douleur, Rey<sup>2</sup>, King<sup>3</sup>, Villard<sup>4</sup> et Astyrakaki *et al.*<sup>5</sup> ont préféré restreindre l'attention à trois familles principales de mots. Cependant, ces études lexicales laissent de côté d'autres façons d'éprouver et de décrire la douleur du malade. Néanmoins, les suggestions de Villard dans les derniers paragraphes de son étude nous ont ouvert les yeux sur les autres façons d'éprouver la douleur dans l'antiquité. Deuxièmement, nous présenterons neuf d'entre elles (δακνώδεα, ραφίς κεντέειν, δακνώδεα, κάμνω, λύπη, γριφώμενα, σφάκελος, ταλαιπωρία), dont les significations sont traduites par des expressions qui sont plutôt figuratives ou métaphoriques que descriptives et objectives. Nous avons ordonné l'exposition de ces mots en deux groupes : les

---

utilisé aussi par le *Thesaurus Linguae Graecae* (<http://stephanus.tlg.uci.edu/>). Si une autre traduction est utilisée, cela sera mentionné en note de bas de page.

<sup>2</sup> Rey, R. (1993), *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 414 p.

<sup>3</sup> King, H. (1999), « Chronic Pain and the Creation of Narrative », dans Porter, J. (éd.), *Constructions of the Classical Body*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 269-286.

<sup>4</sup> Villard, L. (2006), « Vocabulaire et représentation de la douleur dans la Collection hippocratique », dans Prost, F. (éd.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 61-78.

<sup>5</sup> Astyrakaki, E., A. Papaioannou et H. Askitopoulou (2010), « References to anesthesia, pain, and analgesia in the Hippocratic Collection », *Anesthesia and Analgesia*, vol. 110, n° 1, p. 188–194.

significations qui sont plus proches de la sensibilité contemporaine et celles qui sont devenues plus obscures ou vieilles.

Dans la troisième partie, nous essaierons d'exposer que la médecine hippocratique expliquait la douleur exclusivement comme un phénomène objectif et physique, et en même temps que les médecins hippocratiques prenaient en compte l'expérience vécue de la douleur : l'intensité de la souffrance du patient causée par la douleur et la disposition d'esprit qui s'ensuit.

## 1. Les causes de la douleur dans le CH

Du point de vue de la biologie contemporaine, les *stimuli* qui causent la douleur sont les blessures ou les dommages produits aux tissus. De leur côté, les médecins hippocratiques ont toujours compris la douleur par rapport au corps, et non pas comme une théorisation du symptôme douloureux en tant que tel, comme on le ferait aujourd'hui ; le médecin hippocratique considérait la douleur par rapport aux symptômes globaux du patient. De plus, la douleur est déjà « de la maladie », et il concevait les *stimuli* qui produisent la douleur et la maladie comme un déséquilibre entre les humeurs ou les éléments composant le corps. Polybe, le médecin du traité intitulé *Nature de l'homme*, au chapitre 4, décrit l'origine de la douleur comme l'action du changement de quatre humeurs distinctes. En revanche, le médecin du traité *Ancienne Médecine*, chapitre 14, lignes 23-28, explique que le changement est produit, non par quatre éléments (ou humeurs), mais par une myriade de « pouvoirs » déjà présents dans le corps tels que l'amer, le salé, le sucré, l'âcre, l'astringent. Ils sont des « δυνάμεις », que partagent aussi les aliments. Dès lors que ces qualités sont en harmonie dans le corps, on ne ressent pas de douleur.

La nouveauté qui a pris forme pendant des siècles jusqu'à l'état qu'on lui trouve dans le CH est l'explication rationnelle de la douleur et de la maladie. Brooke Holmes décrit l'état naissant de l'explication objective du corps par la médecine hippocratique :

I do not mean that the Hippocratic writers discovered the foundations of a science of the body to oppose superstition and crude empiricism. [...] by using "the body (sôma)" they organize and guide their perceptions of

disease and the theories they developed of human nature and its malfunctioning. [...] the Hippocratic writers lay the groundwork for understanding the body not just as an object of medical knowledge, but also as a philosophical problem that would persist for the next two millennia<sup>6</sup>.

Afin de clarifier la médecine hippocratique suit une comparaison avec la conception archaïque de la douleur. Dans le livre II de *La Théogonie*, lorsqu'Hésiode décrit les origines de tous les maux et discordes du monde, il écrit que l'odieuse Éris, fille de la Nuit (Νύξ), a engendré « la douleur à pleurer (Ἄλγεα δακρυόεντα) et les épreuves douloureuses de la vie (Πόνον ἀλγινόνεντα)<sup>7</sup> ». La nature est ici décrite comme une personne vivante avec des caractéristiques subjectives – dans le sens où elles décrivent un phénomène naturel en termes d'actes mentaux, de passions ou d'états psychiques humains ; par exemple, la foudre est l'arme de Zeus. Tout deviendrait dès lors une œuvre pleine de sens issue d'une même volonté divine, et il serait possible de faire une élaboration plus complexe au sein d'une théologie.

De leur côté, les médecins hippocratiques ont développé un modèle de compréhension de la nature par analogie objective, selon lequel tout serait régi par des lois. Par exemple, la phrase d'Hésiode « Πόνον ἀλγινόνεντα », « les épreuves douloureuses de la vie », fait référence à une déité. Le mot « ὁ πόνος » est un substantif qui signifie aussi un travail acharné, et plus précisément « l'effort » ou la peine causés par le travail physique, d'où provient la signification du verbe « πονέω », soit *je travaille*. En revanche, les médecins hippocratiques utilisent le mot « ὁ πόμος » pour décrire la douleur physique causée par une maladie dont elle serait le signe<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> Holmes, B. (2018), « The Body », p 16.

<sup>7</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 223-230 [notre traduction]. Où nous citons la *Théogonie*, nous recourons à l'édition de G. W. Most (Loeb Classical Library, 2006).

<sup>8</sup> Par exemple, une maladie des articulations est décrite dans *Aphorismes* ainsi : « Ὅκόσοισι πυρετοὶ μακροὶ, τούτέοισι φύματα ἢ ἐς τὰ ἄρθρα πόνοι ἐγγίνονται (Ceux qui, à la suite des fièvres, ont des tumeurs ou des douleurs aux articulations prennent trop d'aliments) » (« Aphorismes », dans 212

Le CH met clairement en évidence le modèle naturaliste de la compréhension du corps comme un objet du monde obéissant à des lois définies de la nature. Toutefois, ce modèle ne se définit pas par contraste avec la subjectivité, mais par rapport à la notion de divinité. Pigeaud écrit, « En vérité, la question, la grande question qui a préoccupé très tôt l'Antiquité grecque, est celle de sauver Dieu, d'innocenter Dieu du mal et des maladies. La pensée grecque, de ce point de vue, est une théodicée<sup>9</sup> ». Plutôt qu'un argument théologique, il s'agit d'un effort pour délimiter ce qui appartient aux humains et expliquer leur maladie par sa propre nature. En effet, le rationalisme de la médecine hippocratique, notamment dans les traités *Airs, eaux, lieux* et *Maladie sacrée*, n'est pas constitué en opposition à la divinité, mais contre la pensée tragique qui a répandu la croyance des actions dépassant la mesure des dieux, comme la peste d'Athènes ou les maladies individuelles, selon Jouanna. Dans ces traités hippocratiques, le médecin ne remet pas en cause la religion des sanctuaires<sup>10</sup>. De plus, *Pronostic* 1 semble admettre une origine divine de certaines maladies qui échapperaient à la connaissance médicale<sup>11</sup>. « Il s'agit de déculpabiliser la maladie<sup>12</sup> », souligne Pigeaud. Ainsi, l'effort caractéristique du médecin hippocratique, le souci de l'observation de ce qui se présente comme un signe naturel est toujours un héraut de l'inconnu, en ce sens que le médecin ne peut pas voir en dehors du corps du patient. Cela constitue le geste fondamental du rationalisme de la médecine hippocratique envers la douleur ; les signes de la maladie sont des messagers de l'inconnu, du

---

Hippocrate (1855), *Œuvres choisies d'Hippocrate*, trad. Ch. Daremberg, 7, 66 ; p. 375 [nous soulignons].

<sup>9</sup> Pigeaud, J. (1987), *Folie et cures de la folie chez les médecins d'Antiquité gréco-romaine. La manie*, p. 58.

<sup>10</sup> Jouanna, J. (2017), *Hippocrate*, p. 279.

<sup>11</sup> « Il faut donc reconnaître la nature de telles affections, savoir de combien elle excède la force du corps et en même temps s'il y a quelque chose de divin dans les maladies, puis, pour cela aussi, apprendre à fond le pronostic » (« Pronostic », dans Hippocrate (1999), *L'art de la médecine*, trad. J. Jouanna, I ; p. 189).

<sup>12</sup> Pigeaud, J. (1987), *Folie et cures de la folie chez les médecins d'Antiquité gréco-romaine. La manie*, p. 50-59.

moins pour les yeux de chair et de sang, mais ils sont susceptibles d'être connus par les yeux intellectuels du médecin.

## 2. Au-delà des trois familles de mots

Rey<sup>13</sup>, King<sup>14</sup> et Villard<sup>15</sup> ont préféré restreindre l'attention à trois familles principales pour désigner la douleur. De son côté, Astyrakaki *et al.*<sup>16</sup> soutiennent que le CH utilise 4 familles de mots : le nom neutre « τὸ ἄλγημα (-μάτος) » et le mot « τὸ ἄλγος (-εος) » (483 occurrences y compris les formes verbales, adjectifs et noms) sont les deux premières familles ; ces mots font référence à la « douleur » somatique d'une manière plus générale et, lorsque leur radical apparaît dans un vocable composé, ils désignent la partie du corps affecté. La troisième famille renvoie au masculin « ὁ πόνος » (772 occurrences) qui a désigné la peine et le labeur avant de désigner la douleur physique et plus précisément, dans le CH, le radical désigne le rapport de cause à effet entre l'effort et la douleur. Enfin, le féminin « ἡ ὀδύνη (-ης) » (884 occurrences) décrit une douleur aiguë, localisée ; et l'étude ajoute, comme si c'était banal, que le mot ἡ ὀδύνη peut décrire aussi « *an intense mental pain*<sup>17</sup> ». Ces familles de mots sont généralement utilisées au nominatif ou à l'accusatif lorsqu'ils sont accompagnés par les formes des verbes « ἄλγεω, ὀδυνάω, πονέω ». Dans le but de préciser le lieu où se manifeste la douleur, ils sont accompagnés d'un génitif partitif (τῆς κεφαλῆς ὀδύνη) ou d'un accusatif de relation (εἰς τὴν κεφαλὴν ἀλγέουσιν) (Hippocrate,

---

<sup>13</sup> Rey, R. (1993), *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 414 p.

<sup>14</sup> King, H. (1999), « Chronic Pain and the Creation of Narrative », p. 269-286.

<sup>15</sup> Villard, L. (2006), « Vocabulaire et représentation de la douleur dans la Collection hippocratique », dans Prost, F. (éd.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 61-78.

<sup>16</sup> Astyrakaki, E., A. Papaioannou et H. Askitopoulou (2010), « References to anesthesia, pain, and analgesia in the Hippocratic Collection », *Anesthesia and analgesia*, vol. 110, n° 1, p. 188-194.

<sup>17</sup> Cf. les tables des occurrences des mots dans Astyrakaki, E., A. Papaioannou et H. Askitopoulou (2010), « References to anesthesia, pain, and analgesia in the Hippocratic Collection », *Anesthesia and analgesia*, vol. 110, n° 1, p. 187, p. 189 et p. 192.

*Prognosticon*, 9, 14)<sup>18</sup>. Pour l'intensité de la douleur, on utilise un adjectif, par exemple « ὀξείη ὀδύνη » (Hippocrate, *Prognosticon*, 22, 1)<sup>19</sup>, qui signifie une douleur tranchante ou aiguë ; ou « une douleur forte », « πόνους ἰσχυροῦς » ou une douleur qui peut diminuer « ἡ ὀδύνη ἀπέσβη » (Hippocrate, *Épidémie*, 2, 3)<sup>20</sup>. Compte tenu du déplacement de la douleur au cours de la maladie, l'étude a aussi pris en compte l'utilisation des prépositions « ἐκ », « ἐκ » ou « πρὸς » pour exprimer la direction de la douleur au cours de la maladie et sa durée, par exemple, « la douleur chronique (χρόνια ἀλγήματα) des reins (κατ'ὄσφυν) »<sup>21</sup>.

En plus des 3 familles de mots pour désigner la douleur, il existe dans le CH plusieurs exemples de descriptions métaphoriques et figuratives qui cherchent à préciser la nature de la sensation physique de la douleur. Nous avons choisi des fragments particulièrement représentatifs où les mots suivants apparaissent : δακνώδεα, κεντέειν, κάμνω, λύπη, γριφώμενα et σφάκελος. Notre fil conducteur est le contraste entre leurs significations qui sont proches de la sensibilité contemporaine et celles qui, en étant plus éloignées, peuvent à peine être traduites en langues modernes.

Aujourd'hui, on dirait : « je sens des piqûres d'aiguille dans le corps ». La même description se trouve dans *Des Maladies* 2, 66 : « La tête est douloureuse. Le corps entier est comme piqué d'une aiguille (ῥαφίς κεντέειν) tantôt en un endroit, tantôt en un autre<sup>22</sup> ». Dans la première phrase, la partie du corps qui fait mal est désignée par un accusatif de relation, « à la tête (τὴν κεφαλὴν) ». Le mot utilisé pour exprimer la douleur est « ἡ ὀδύνη ». Dans la phrase suivante, le corps

---

<sup>18</sup> Citations tirées d'Astyarakaki, E., A. Papaioannou et H. Askitopoulou (2010), « References to anesthesia, pain, and analgesia in the Hippocratic Collection », *Anesthesia and analgesia*, vol. 110, n° 1, p. 193-194.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Hippocrate (1846), *Prorrhétique*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, I, 100 ; p. 540-541.

<sup>22</sup> Cf. Hippocrate (1846), *Des Maladies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, 2, 66, 7 ; p. 100-101 : « καὶ τὴν κεφαλὴν ὀδύνη ἔχει, καὶ τὸ σῶμα πᾶν ὥσπερ ῥαφίς κεντέειν δοκεῖ ἄλλοτε ἄλλη (La tête est douloureuse. Le corps entier est comme piqué d'une aiguille tantôt en un endroit, tantôt en un autre) ».

est désigné aussi avec un accusatif de relation (τὸ σῶμα) et la douleur ressentie est décrite comme une douleur de piqûres d'aiguilles (ῥαφίς κεντέειν). Il ne s'agit pas d'une hallucination du patient ; en revanche, c'est une description, possiblement faite par le patient lui-même, compte tenu du discours rapporté introduit par la troisième personne du singulier δοκέει, qu'on peut traduire par « il lui semble que... ». Le témoignage du malade peut aussi être véhiculé ou introduit par l'expression « δοκέει » (*scil.* il semble), qui témoigne du dialogue incessant entre une part de subjectivité et d'objectivité dans la pratique médicale : la phrase « il semble au patient » peut tout aussi bien devenir « il semble que le patient »<sup>23</sup>. La sensation évoquée est une douleur lancinante comme des piqûres d'aiguilles, une description plus figurative qu'objective, en dépit du fait qu'elle renvoie toujours à une description physique de la douleur.

Dans un autre spectre du lexique hippocratique de la douleur, plus éloigné de la sensibilité contemporaine, on trouve un exemple très riche en *Prorrhétique* I, 100 ; c'est la description d'une douleur qui change de nature, se déplace dans le corps du patient, a des effets sur le régime de nourriture (ἀποσιτικὰ) et acquiert des caractéristiques presque impossibles à traduire pour deux raisons : d'une part, il n'est pas toujours facile de faire la part entre ce qui est simple métaphore et ce qui est littéral ; d'autre part, il y a des mots dont la signification s'est perdue. C'est le cas du mot, assez rare, γριφώμενα, qui exprime la douleur dans la phrase πρὸς ὑποχόνδριον γριφώμενα, qui semble être un participe en voix passive à l'accusatif d'un ancien mot grec. Le mot ὑποχόνδριον, hypocondres, est composé de deux mots, le préfix ὑπό (« en bas ») et χόνδρος (« cartilage »). Il désigne la région supérieure de l'abdomen, sous les côtes inférieures, de chaque côté de l'épigastre qui est la zone de l'abdomen située sous le sternum et au-dessus du nombril.

Τὰ κατ' ὄσφυν κατὰ λεπτὸν χρόνια ἀλγήματα, πρὸς  
ὑποχόνδριον γριφώμενα, ἀποσιτικά ἅμα πυρετῶ,  
τούτοισιν ἐς κεφαλὴν ἄλγημα σύντονον ἔλθον κτείνει

<sup>23</sup> Hippocrate (1846), *Épidémies, Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, p. 250-251.



ὀξέως τρόπῳ σπασμῶδει<sup>24</sup> (Les longues douleurs des (reins) lombes, qui de temps en temps entreprennent (γριφόμενα) les hypochondres, accompagnées de fièvre avec perte d'appétit, tuent le malade dans un état convulsé, si elles donnent lieu à un violent mal de tête<sup>25</sup>).

Lefebvre de Villebrune, médecin et philologue du XVIII<sup>e</sup> siècle, réduit la signification du mot γριφόμενα à l'action de saisir les hypochondres. En revanche, dans le texte grec, il y a la notion du mouvement de la douleur, qui est exprimée par l'utilisation de la préposition « πρὸς », dont la signification précise indique un mouvement vers la proximité de quelque chose ; en revanche, la préposition « εἰς », utilisée aussi avec des accusatifs, indique un mouvement jusqu'à l'intérieur d'un endroit. Ainsi, Littré rend cette signification du mouvement exprimée par « πρὸς », où il ne s'agit pas d'une douleur qui vient des hypochondres mais qui s'en approche : « douleurs chroniques peu considérables des lombes *gagnant les hypochondres* (« πρὸς ὑποχόνδριον γριφόμενα ») et accompagnées d'anorexie et de fièvre : dans ce cas, une douleur intense, se portant à la tête, tue promptement d'une manière spasmodique<sup>26</sup> ».

Le médecin et grammairien du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, pour expliquer le mot γριφόμενα, cite le livre B du médecin grec du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Bacchius de Tanagra ; le radical viendrait de « γριφον », qui désigne un filet de pêcheurs. Au temps d'Érotien, ce mot est considéré déjà vieux, énigmatique et d'une signification ambiguë<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> Hippocrate (1846), *Prorrhétique* I, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, I, 100 ; p. 540-541.

<sup>25</sup> Hippocrate (1798), *Prorrhétique*, dans *Œuvres d'Hippocrate*, t. 1, éd. et trad. Lefebvre de Villebrune, p. 139.

<sup>26</sup> Dans le passage *Prorrhétique* I, 100, Littré traduit ἀποσιτικὰ par anorexie, qui aujourd'hui désigne une tout autre maladie psychique, tandis que le mot ἀποσιτικὰ signifie un dégoût pour la nourriture ou qui ôte l'appétit. Cf. *Prorrhétique* dans, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, I, 100 ; p. 540-541.

<sup>27</sup> Voir Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, p. 100 : « Οἱ παλαιοὶ τὸ αἰνυγματώδες καὶ σκόλιον

D'après Érotien, le mot décrirait une sensation physique tortueuse qui enveloppe les os (από της κατά τὴν πλοκὴν σκολιωσεως), et en même temps produit (συμπαθές) des blessures (συνελκόμενον) de tissus (τῶν νεύρων) et des convulsions (σπασμωδως). Est-ce une sensation de douleur similaire au fait d'être pris ou emballé par un filet de pêcheurs ou par le filet d'un soldat qui l'utilisait comme arme ? Il faut rappeler qu'il y a plusieurs formulations pour exprimer la douleur dans l'Antiquité précisément parce que les expériences de la douleur étaient plus nombreuses, comme l'a démontré l'étude de Steven Pinker *The better angels of ourselves: how violence has declined in modern times*.<sup>28</sup> Même Érotien est obligé de modifier la phrase en grec pour exprimer le sens du mot qui résonne dans cette description énigmatique. Il recommande de réorganiser les mots grecs en faisant concorder τὰ ποχονδρία avec ἀλγήματα et γριφώμενα avec ἀποσιτικά : « douleurs au-dessus des hanches (τὰ κατ'οσφύν) et les hypocondres (τὰ ποχονδρία ἀλγήματα) qui tortillent, ôtent l'appétit et produisent de la fièvre ; ainsi, une douleur intense, se portant à la tête et tue d'une manière spasmodique et subitement<sup>29</sup> ».

De son côté, le *Glossaire* de Galien recommande de traduire le mot « γριφώμενα » tout simplement par une phrase : c'est une douleur qui tortille. À notre avis, la traduction en français faite en 1843 par le médecin et bibliothécaire Charles Victor Daremberg semble être capable d'exprimer tous les sens de la phrase grecque : « les douleurs chroniques des lombes et de l'intestin grêle, qui remontent vers l'hypocondre comme en parcourant des sinuosités et qui s'accompagnent de dégoût et de fièvre, si elles se compliquent d'une céphalalgie intense, tuent rapidement et dans un état convulsif<sup>30</sup> ».

---

λέγουσι (Ce mot est considéré déjà vieux, énigmatique et d'une signification ambiguë) » [notre traduction].

<sup>28</sup> Pinker, S. (2011), *The Better Angels of Our Nature. The Decline of Violence in History and Its Causes*, Londres, Allen Lane, 833 p. S. Pinker cherche à démontrer que, malgré la guerre, le crime et le terrorisme, la violence est en déclin dans l'histoire humaine, en quantifiant des données depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, tirées de plusieurs sources et divers champs d'études.

<sup>29</sup> Voir Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, p. 100-101.

<sup>30</sup> Hippocrate (1855), *Des Prorrhétiques*, dans *Œuvres choisies d'Hippocrate*, introduction et traduction par C. Daremberg, p. 47.

D'autre part, sur un spectre plus proche de notre sensibilité, on trouvera une autre description métaphorique de la douleur dans *Épidémies* I, 3 : « οὔρει μετὰ ὀδύνης δακνώδεα (des urines (eaux) suivies d'une douleur mordante/irritante/piquante)<sup>31</sup> ». Un autre échantillon de mot qui gravite autour du champ lexical de la douleur est le mot « ὁ κάματος ». Il est similaire à « ὁ πόνος »<sup>32</sup>, et exprime l'épuisement par le travail ou la fatigue du labeur. La signification de « κάμνω » lorsqu'il est accompagné d'un article, comme c'est le cas dans le *Lachès* 195c<sup>33</sup> de Platon, fait référence au malade. Dans *Ancienne médecine*, 8, il semble désigner le mal-être de l'effort ou de la douleur : « Ἀνὴρ γὰρ κάμων νοσήματι μήτε τῶν χαλεπῶν τε καὶ ἀφόρων, μήτ' αὖ τῶν παντάπασιν εὐηθέων [...] ». Littré traduit ainsi : « prenons en effet un homme atteint d'une affection (κάμων νοσήματι) qui n'est ni des plus graves et des plus insupportables, ni, non plus, des plus bénignes (εὐηθέων)<sup>34</sup> ». On peut aussi la traduire comme le fait Jouanna : « [p]renons en effet un homme souffrant d'une maladie qui n'appartienne ni à la catégorie des maladies difficiles et intolérables ni, inversement, à celle des maladies tout à fait bénignes<sup>35</sup> ».

Le mot « ταλαιπωρία » a aussi une signification proche de notre sensibilité. Il est difficile de voir dans *Airs, eaux, lieux* une description de la douleur physique en tant que signe de diagnostic. Cependant, dans le contexte de ce traité, où le médecin explique la nature physique et morale de l'homme comme un effet de l'environnement, le chapitre 23 a des accents darwiniens concernant les effets des souffrances à long terme dans une population. « [...] car dans un

<sup>31</sup> *Épidémies* I, 3 [notre traduction].

<sup>32</sup> Voir Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, p. 70-77.

<sup>33</sup> *Lachès*, 195c : « Ὅτι οἶται τοὺς ἰατροὺς πλέον τι εἰδέναι περὶ τοὺς κάμωντας ἢ τὸ ὑγιεινὸν εἰπεῖν οἶόν τε καὶ νοσῶδες (Parce qu'il croit qu'en ce qui a trait aux malades, le savoir des médecins surpasse la capacité de dire ce qui est favorable à la santé et ce qui lui est dommageable) » (texte français tiré de : Platon (2020), *Œuvres complètes*, trad. L.-A Dorion, p. 614).

<sup>34</sup> Hippocrate (1839), *Ancienne médecine*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 1, éd. et trad. par É. Littré, 8 ; p. 586-587.

<sup>35</sup> Hippocrate (1999), *Ancienne médecine, L'art de la médecine*, trad. et présent. par J. Jouanna et C. Magdelaine, 8 ; p. 80-81.

climat toujours à peu près constant [*scil.* en Asie] règnent les conduites indolentes, tandis que [*scil.* en Grèce] dans un climat changeant (μεταβαλλομένων) ce sont les conduites endurantes (αἱ ταλαιπωρίαί), pour l'âme comme pour le corps (τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ) ; et à partir de l'oisiveté et de l'indolence, la lâcheté grandit, tandis qu'à partir de l'endurance et des efforts, c'est le courage qui grandit<sup>36</sup> ». D'autre part, il faut remarquer qu'au déterminisme climatique hippocratique, il faut ajouter deux forces culturelles qui façonnent aussi la nature humaine : les lois et les régimes politiques.

D'ailleurs, la relation lexicale entre la douleur, la peur et la température est attestée par Chantraine : il cite H. Seiler, qui argumente que la famille de mots grecs qui désignent la douleur, ἀλγέω, ἀλγίωv, ἄλγιστος, aurait la même ancienne étymologie que la famille du latin *algeo*, *algus*, *algeo*, qui signifie « avoir froid ». De plus, il y a un beau mot dans *Pronostic* 24, χειμάζεται, qui désigne la maladie qui est intimement liée au froid de l'hiver, et que Jouanna traduit d'une manière très poétique : « [...] ils commencent à souffrir le troisième jour, sont en proie à la tempête de la maladie (χειμάζεται) [...] »<sup>37</sup>. Ce mot est un dérivé du mot τὸ χειμῶν qui désigne l'hiver ou la tempête<sup>38</sup>. Jouanna l'explique dans une note : « le verbe grec χειμάζομαι assimile la maladie à une tempête déchaînée<sup>39</sup> ».

Finalement, le mot σφάκελος semble désigner parfois une très vive douleur, la plupart du temps liée à la putréfaction des tissus. Le mot σφάκελος du passage d'*Épidémies* 7, 83, Daremberg et Littré traduisent par « une douleur intense »<sup>40</sup>. On peut traduire « πυρετὸς ὀξύς· κεφαλῆς σφάκελος<sup>41</sup> » par : « de la fièvre aiguë. Intense

<sup>36</sup> Hippocrate (1999), *Airs, Eaux, Lieux, L'art de la médecine*, trad. et présent. par J. Jouanna et C. Magdelaine, 23 ; p. 141.

<sup>37</sup> Hippocrate (1999), *Pronostic*, dans *L'art de la médecine*, trad. et présent. par J. Jouanna et C. Magdelaine, 1, 24 ; p. 206.

<sup>38</sup> Chantraine, P. et al. (2009), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, p. 1250.

<sup>39</sup> Hippocrate (1999), *Pronostic*, dans *L'art de la médecine*, trad. et présent. par J. Jouanna et C. Magdelaine, I, 24 ; p. 317.

<sup>40</sup> Citations tirées d'Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, p. 104.

<sup>41</sup> Hippocrate (1846), *Épidémies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, 7.1.84 ; p. 364-366.

douleur à la tête ». Toutefois, il nous semble que les traducteurs ont choisi de traduire σφάκελος par douleur intense là où le contexte nous avait déjà informé de la présence d'une maladie ou bien que la douleur était évidente. Par exemple en *Épidémies* 7, 56, le médecin parle de « ceux qui ont une violente douleur à la tête accompagnée d'une forte chaleur (« Οἷσι κεφαλῆς ὀδύνη δεινὴ ζὺν θερμῆ »), et il remplace « κεφαλῆς ὀδύνη δεινὸς (une intense douleur à la tête) » par « σφάκελος δεινὸς (douleur intense)<sup>42</sup> ». Érotien rapporte : « Bacchius dit que l'adjectif σφακελισμον comporte de la douleur physique (ἄλγημα) et psychique (ὀδύνη) et de l'inflammation (φλεγμονή)<sup>43</sup> ». Daremberg et Littré, qui semblent suivre Bacchius de Tanagra, décrivent ainsi le mot σφάκελος par une « intense douleur ».

Cependant, Érotien nous prévient que la signification est plus riche et qu'elle ne se réduit pas à la douleur. Le mot désignerait aussi la putréfaction de la chair, σῆψις, d'où vient le mot moderne « septicémie ». En effet, parfois le mot σφάκελος est un synonyme d'une douleur dans un cadre étiologique plus complexe où des tissus ou des os sont endommagés. Dans la section 23 du deuxième livre de *De Maladies*, on trouve une autre harmonique du mot, qui implique aussi parfois une inflammation : « Σφάκελος ἐγκεφάλου· ἦν σφάκελος λάβη, ἢ ὀδύνη ἴσχει μάλιστα τὸ πρόσθεν τῆς κεφαλῆς κατὰ μικρὸν, καὶ ἀνοιδέει, καὶ πελιδνὸν γίνεται, καὶ πυρετὸς καὶ ῥίγος καταλαμβάνει. Ὅταν οὕτως ἔχη, ταμόντα χρὴ, ἴν' ἐξοιδέει, καὶ διακαθήραντα τὸ ὀστέον, ζύσαι ἕως ἂν ἀφίκηται πρὸς τὴν διπλοῖδα· εἶτα ἰῆσθαι ὡς κάτηγμα (La gangrène des os du crâne : Quand l'inflammation prend (*sic* la tête), la douleur physique vient peu à peu au front. Surgissent ensuite des gonflements et de la lividité, puis la fièvre et le frisson s'emparent du malade. Ainsi, il est nécessaire de couper là où il y a gonflement (ἐξοιδέει), nettoyer l'os et

---

<sup>42</sup> Hippocrate (1846), *Épidémies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, 7, 56 ; p. 422-423.

<sup>43</sup> « Ὁ δε Βακχειος ὀδυνὴν καὶ ἀλγημα καὶ φλεγμονὴν φησὶν εἶναι σφακελισμον ». Voir Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, p. 104.

le gratter jusqu'à la partie endommagée ; finalement, on le traite comme une fracture)<sup>44</sup> ».

Σφράκελος ἐγκεφάλου peut signifier inflammation ou gangrène ; Littré recommande de faire la comparaison entre le chapitre 23 de *De Maladies* et le fragment déjà cité dans *Épidémies* 7, 35. Là, les patients ont souffert de symptômes similaires au patient du chapitre 23 de *De Maladies*, et ils ont eu besoin du même traitement.

D'autre part, la relation entre inflammation et gangrène est expliquée par l'érudit helléniste du XVI<sup>e</sup> siècle, Anuce Foës. D'abord, il nous avertit que nous pouvons trouver de nombreuses variantes du radical du mot Σφράκελος et que la famille de ce mot est utilisée pour décrire la corruption de la chair, des os et des nerfs<sup>45</sup>. Ce que nous intéresse ici est le mot *sideratione*, un mot qui signifiait à l'époque archaïque l'action fatale des astres en tant que *fatum* ou destin. Foës nous dit que la sensation à laquelle renvoie le mot σφράκελος est celle d'une brûlure semblable à une insolation, et qui s'accompagne d'un gonflement chaud qui finit par corrompre la chair ou les os<sup>46</sup>.

Ces exemples suffisent à démontrer qu'on ne peut pas réduire les significations de la douleur dans le CH à quatre familles de mots ; il existe plusieurs manières de désigner la douleur dans le CH. D'ailleurs, nous avons mis en évidence des mots et expressions qui décrivent la douleur d'une manière métaphorique, faisant appel à des composantes subjectives ou émotionnelles. Cela ne peut que nous surprendre car l'explication hippocratique de la douleur repose toujours sur la rupture d'un déséquilibre exclusivement physique. Cependant nous avons des raisons de penser que le nom « ἡ λύπη » et les formes verbales « λυπέω » décrivent dans le CH l'aspect intérieur ou subjectif de la douleur. Ces mots renvoient à la frontière entre les dimensions physique et mentale du corps humain.

Selon Villard, « ἡ λύπη » décrit la douleur d'un point de vue moral et il n'interviendrait dans aucune description de la douleur du malade. En revanche, Holmes fait remarquer que le mot λύπη est utilisé dans un passage clé d'*Ancienne Médecine*, qui suggère qu'Hippocrate aurait

---

<sup>44</sup> Hippocrate (1851), *Des Maladies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 7, éd. et trad. par É. Littré, 2, 23 ; p. 38-39.

<sup>45</sup> Foës, A. (1662), *Oeconomia Hippocratis alphabeti serie distincta*, p. 603.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 604.

identifié un seuil de douleur en utilisant le mot « λυπέω » : « ταῦτα μὲν μεμιγμένα καὶ κεκρημένα ἀλλήλοισιν οὔτε φανερά ἐστιν οὔτε λυπεῖ τὸν ἄνθρωπον, ὅταν δέ τι τούτων ἀποκριθῆ καὶ αὐτὸ ἐφ' ἑωυτοῦ γένηται, τότε καὶ φανερόν ἐστι καὶ λυπεῖ τὸν ἄνθρωπον (Ces choses mêlées ensemble et tempérées l'une par l'autre ne sont pas manifestes et ne causent pas de *souffrances* ; mais si l'une d'elles se sépare et s'isole du reste, alors elle devient visible et cause de la *douleur*)<sup>47</sup> ».

En effet, nous pensons que l'argument de Holmes en faveur de la possibilité d'un « seuil de douleur » suffit pour justifier la pertinence de considérer le mot « λυπέω » comme appartenant au vocabulaire de la douleur dans le CH<sup>48</sup>. Nous pouvons penser que le mot avait une signification plus complexe au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C parce qu'il renvoyait aux liens entre l'aspect physique et l'aspect psychique de la douleur, une problématique qui commençait alors à peine à être explorée. Dans le CH, ces aspects, qu'aujourd'hui nous nommerions subjectifs, étaient désignés par les mots « l'âme (ψυχή) », « l'esprit (γνώμη) » ou « le caractère (ἦθος) », « état d'esprit (τρόπος) », « tempérament (ὄργη) », et de nombreux autres mots. Notamment, dans le chapitre 14 de *Maladie sacrée*, le médecin nous avertit que la source de nos plaisirs, de nos joies, de nos rires et de nos plaisanteries n'est autre que cet endroit-là (*scil.* cerveau) qui est également la source de nos chagrins, de nos peines, de nos tristesses et de nos pleurs. Il y a là un effort pour distinguer une variété de discernements et d'états de clarté d'esprit et de confusion, en dépit duquel l'interaction entre l'air et le cerveau semble cacher un monisme. En effet, il s'agit d'une explication somatisée d'émotions et de processus cognitifs variés qui renvoie toujours à une description physique de la douleur, de la tristesse ou de la souffrance. Néanmoins, cette idée doit être développée davantage.

D'ailleurs, notre exploration du vocabulaire de la douleur dans le CH amène à se demander : si les médecins hippocratiques réduisaient la douleur aux causes matérielles et physiques, les médecins hippocratiques prenaient-ils en compte l'aspect subjectif et

---

<sup>47</sup> Citation tirée de Holmes, B. (2011), *The symptom and the subject. The emergence of the physical body in ancient Greece*, p. 115 [nous soulignons].

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 114-116.

émotionnel de la douleur afin de proposer un diagnostic? La réponse est oui. Le médecin d'*Épidémies* 2, 2, 10 se pose la question suivante : « De quelle façon apprécier l'intensité des douleurs (Οδύνας) ? » Il répond : « il faut consulter la crainte (ὁ φόβος), la tolérance (αἰ εὐφορία), l'expérience (αἰ ἐμπειρία) et la timidité (αἰ δειλία)<sup>49</sup> ». Nous essayerons d'expliquer pourquoi, du point de vue de la langue grecque, cette recommandation ne représente pas nécessairement une contradiction.

### 3. La peur de la douleur

Comme nous l'avons dit, le médecin d'*Épidémies* 2, 2, 10, doit prendre en compte quelques aspects émotionnels de l'expérience de la douleur : la peur (ὁ φόβος), la tolérance (αἰ εὐφορία), l'expérience (αἰ ἐμπειρία) et la timidité (αἰ δειλία) face à la douleur<sup>50</sup>.

Dans l'Antiquité, la peur était conçue dans le langage comme un sentiment qui affecte le sujet depuis l'extérieur. Par exemple, pour traduire « j'ai peur » en grec ancien, on doit mettre le mot « peur » au nominatif et le « je » de la première personne du singulier au datif : « Φόβος σοί ἔχειν ». La traduction littérale est : « la peur m'a moi ». Ce n'est certainement pas la seule façon d'exprimer la peur et les passions dans le CH, et la connaissance que nous avons aujourd'hui du grec ancien est toujours fragmentaire. Il y aurait donc besoin d'une analyse stylistique approfondie des textes hippocratiques pour le déterminer. Cependant nous présentons ici les occurrences que nous avons relevées dans notre exploration du vocabulaire de la douleur à travers le CH<sup>51</sup>.

Ainsi, *Des Maladies* 2, 72 est un bon exemple de ce dont nous avons discuté jusqu'ici ; le passage décrit la douleur de manière métaphorique ou figurative, le médecin prend en compte les aspects

<sup>49</sup> Hippocrate (1839-1861) *Épidémies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, 2, 2, 10 ; p. 88-89.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> Afin de mieux comprendre la peur d'un point de vue lexical, il est nécessaire de se pencher sur le CH pour l'usage de φοβεῖσθαι (φοβέομαι), ses composés, ses dérivés, ainsi que des synonymes tels que δέος, δειμάτα (effrayantes) et tous ses composés, dérivés et synonymes, par exemple, φρίκη, en proie de l'horreur.



subjectifs de la douleur, et ces aspects sont décrits comme venant de l'extérieur, comme si le malade était en proie à la peur. « Souci, maladie difficile : le malade semble avoir dans les viscères comme une épine qui le pique ; l'anxiété le tourmente (ἄση αὐτὸν λάζεται) ; il fuit la lumière et les hommes, il aime les ténèbres ; il est en proie à la crainte (φόβος λάζεται) ; la cloison phrénique fait saillie à l'extérieur ; on lui fait mal quand on le touche ; il a peur (φοβεῖται) ; il a des visions effrayantes (δείματα ὄρα), des songes affreux (ὄνειρατα φοβερά), et parfois il voit les morts ». Littré a traduit φόβος λάζεται par « il est en proie de la crainte », qui est la formulation ancienne, du XIX<sup>e</sup> siècle, de « il est en proie à la crainte ». Il faut aussi remarquer l'utilisation du verbe λάζεται dans *Des Maladies* 2, 72. On trouve une autre façon de dire la peur dans *Épidémie* II, 72, en utilisant la troisième personne du singulier, en voix passive, du verbe λάζομαι : « φόβος λάζεται<sup>52</sup> ». De plus, Anuce Foës, en commentant le verbe λάζομαι, affirme qu'il est fréquemment utilisé par Hippocrate. Il désigne comment le patient est violemment saisi, enlevé par la douleur (ὀδύνη λάζεται : *morbo hic corripit*), par la fièvre (πῦρ λάζεται : *ignis corripit*), par l'horreur (φόβος λάζεται : *horror corripit*) et énumère ces différentes possibilités<sup>53</sup>. Enfin, la peur, les passions, la fièvre, la toux et les maladies étaient conçues linguistiquement comme des entités qui affectent le malade depuis l'extérieur. Cela pourrait être un vestige de la mentalité mythique que traîne la langue grecque du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C, mais une analyse approfondie serait nécessaire pour le prouver. D'ailleurs, cette caractéristique se fera sentir aussi dans la langue latine<sup>54</sup>.

<sup>52</sup> Hippocrate (1846), *Des Maladies*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, 2, 72 ; p. 109-111.

<sup>53</sup> Foës, A. (1662), *Oeconomia Hippocratis alphabeti serie distincta*, p. 371-372.

<sup>54</sup> Linguistiquement, la maladie est toujours quelque chose qui vient de l'extérieur, même si le corps produit les sons de la toux. « J'ai de la toux », on dirait en Latin : *Tussis me tenere*. Une traduction littérale : La toux me rend malade. Alors, le sujet (Je-Ego) devient objet direct (me-mè). *Tussis febrisque me tenere*. La fièvre et la toux me rendent malade. Le sujet reçoit l'action de la maladie, il ne la produit pas. La fièvre et la toux m'attaquent. D'autres exemples se trouvent dans Sallustio, *Catilinae Coniuratio*, 5.6 : « *Post dominationem Lucii Sullae libido maxuma invaserat [scil. Lucius Catiline] rei publicae capiundae* (Après le temps de la dictature de Sylla, un fort désir de saisir le

Enfin, il est permis de conclure que, malgré le fait que la médecine hippocratique expliquait la douleur exclusivement comme un phénomène objectif et physique, et en même temps, les médecins hippocratiques prenaient en compte l'expérience vécue de la douleur : l'intensité de la souffrance du patient causée par la douleur et disposition d'esprit qui s'ensuit.

## Conclusion

Notre article a exploré la manière dont les médecins hippocratiques parlent de la douleur dans le CH. Une tendance majoritaire de l'exégèse récente du vocabulaire de la douleur dans le CH réduit le phénomène de la douleur à trois familles de mots. Cette perspective objectivante a réduit la compréhension de la douleur en se fondant sur des concepts issus de la dualité moderne objectivité-subjectivité ou intériorité-extériorité, et le souci pour l'information quantitative. En revanche, le four et le filet de pêcheurs, l'ennemi et la guerre, la notion d'équilibre de la sculpture ont mieux servi la sensibilité ancienne pour comprendre le corps et diagnostiquer les maladies. En effet, depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J-C., la médecine est devenue une partie intégrante de la culture populaire (*ἐγκύκλιος παιδεία*), dans le sens où elles se nourrissent l'une l'autre à l'Âge classique<sup>55</sup>. Cela nous suggère qu'afin de mieux comprendre le vocabulaire et les représentations de la douleur dans le CH, il faut trouver une autre solution, au-delà de la quantification des occurrences d'un mot.

---

gouvernement le possédait) » [notre traduction]. Une autre occurrence se trouve dans les vers 88-91 de la tragédie *Euménides* d'Eschyle. Oreste, qui a vengé l'assassinat de son père en tuant sa mère, craint les représailles des Euménides, et Apollon lui promet de l'aide. Il lui dit : « μέμνησο, μὴ φόβος σε νικάτω φρένας (Pense à ne pas laisser la peur te vaincre l'âme) » (Eschyle, *Euménides*, v. 91 [notre traduction] ; texte grec : Aeschylus (2010), *Eumenides*, dans *Aeschyli Tragoediae. Volume 1*, éd. G. Hermann, Cambridge, Cambridge University Press, p. 274). Voir aussi Eschyle (1967), *Euménides*, trad. J. Grosjean, p. 375 : « Souviens-toi, et ne laisse pas la crainte dompter ton cœur ».

<sup>55</sup> Jaeger, W. (1992), « The Conflict of Cultural Ideals in the Age of Plato », p. 3 ; voir aussi note 2, p. 290.

D'ailleurs, nous avons signalé des mots et des expressions qui décrivent la douleur d'une manière métaphorique ou figurative, incluant des composantes subjectives ou émotionnelles liées telles que la peur ou la prédisposition du patient, lesquelles brouillent la différence nette, claire et distincte, entre l'expérience intérieure et l'explication objective de la douleur. Tout particulièrement, *Prorrhétique* I prend en compte les états mentaux ou mécanismes subjectifs de la douleur du patient, en dépit du fait que les causes de la douleur renvoient toujours malgré tout à une description physique. Cette description physique ne peut être considérée objective ou « préscientifique » en tant qu'elle a recours à des descriptions figurées ou à des métaphores pour désigner la douleur physique. De plus, comme le suggère une lecture des aphorismes 19<sup>56</sup> et 37<sup>57</sup> de *Prorrhétique* I, il existe un lien entre les douleurs physiques et les états mentaux. Malgré cela, *Prorrhétique* I ne contient aucune justification théorique expliquant la relation causale entre les aspects physiques et psychiques de la douleur. Peut-on véritablement soutenir, au bout du compte, que l'explication hippocratique de la douleur en tant que signe de diagnostic repose exclusivement sur la rupture d'un équilibre physique ?

### Bibliographie

- Aeschylus (2010), *Eumenides*, dans *Aeschyli Tragoediae. Volume 1*, éd. G. Hermann, Cambridge, Cambridge University Press, p. 270-310.
- Astyrakaki, E., A. Papaioannou et H. Askitopoulou (2010), « References to anesthesia, pain, and analgesia in the Hippocratic Collection », *Anesthesia and analgesia*, vol. 110, n° 1, p. 188–194.

---

<sup>56</sup> « Le délire avec voix retentissante, le tremblement avec spasmes de la langue, le tremblement de la voix, présage un violent transport » (*Hippocrate* (1846), *Prorrhétique*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, I, 19 ; p. 514-515).

<sup>57</sup> « Dans la fièvre, les douleurs à la cuisse ont quelque chose qui cause le délire, surtout s'il y a quelque énéorème dans l'urine et les autres signes qui, dans l'urine, sont indices de délire ; il en est de même des bourdonnements d'oreille (Coa. 30) » (*Hippocrate* (1846), *Prorrhétique*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. 5, éd. et trad. par É. Littré, I, 37 ; p. 518-520).

- Chantraine, P. et al. (2009), Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots, Paris, Klincksieck, 2009, 1 368 p.
- Erotianus (1918), *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio. Cum fragmentis*, éd. E. Nachmanson, Uppsala, Appelberg, XXXII et 155 p.
- Eschyle (1967), *Euménides*, dans *Tragiques grecs ; Eschyle. Sophocle*, trad. par J. Grosjean, introd. et notes par R. Dreyfus, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », LXXIV et 1 467 p.
- Foës, A. (1662), *Oeconomia Hippocratis alphabeti serie distincta*, Genève, Samuelis Chouët, 418 p.
- Hesiod (2006), *Theogony*, dans Hesiod, *Theogony. Works and Days. Testimonia*, trad. et éd. par G. W. Most, Cambridge/London, Loeb Classical Library, p. 3-85.